



Littératures de langue française

Vol. 23

Christine Duff et Claudia Labrosse (éds.)

# Corps écrit, corps écrivant

Le corps féminin dans  
les littératures francophones des Amériques

Peter Lang



# Introduction

Christine DUFF & Claudia LABROSSE

Dans son ouvrage *Sur le corps romanesque*, Roger Kempf affirme que « livres et corps, tout est texte d'égale dignité. Tout parle ou se parle, s'écrit, se lit » (7),<sup>1</sup> posant le corps comme thématique littéraire, mais surtout comme objet et sujet d'écriture tout à la fois. En effet, si le corps peut générer un discours dans le texte – lorsqu'on parle *de* lui –, il s'avère également en être le producteur – puisqu'il *se* dit. Cette double appartenance à l'ordre de l'objet et du sujet – qui n'est pas sans rappeler les théories merleau-pontyennes – suppose une représentation diversifiée et foisonnante du corps romanesque qu'il convient d'explorer plus à fond.

En ce qui concerne les littératures francophones, l'interrogation des multiples représentations du corps humain prend de l'ampleur depuis quelques années. Un premier pas se fait en 2002 alors que paraît *L'imaginaire du corps amoureux : lectures de Gabrielle Roy*,<sup>2</sup> une monographie que signe Marie-Pierre Andron, qui s'intéresse tant à la chair féminine que masculine dans les textes de l'une des écrivaines franco-canadiennes les plus connues. Suit, en 2005, un numéro d'*Études françaises* consacré à la représentation du corps que dirige Isaac Bazié. Dans sa présentation du dossier, celui-ci souligne la pénurie de réflexions critiques portées sur le sujet, pourtant bien exploré surtout par rapport aux littératures européennes. Parmi les études constituant le numéro d'*Études françaises* en question, il n'y en a qu'une seule qui aborde la problématique particulière du corps féminin,<sup>3</sup> ce qui étonne quelque peu étant donné la prédilection qu'ont généralement les chercheurs pour la chair féminine dans les textes français. Quelques années plus tard, des spécialistes se penchent à nouveau sur la production littéraire au Québec dans le cadre d'un ouvrage collectif dirigé par Daniel Marcheix et Nathalie Watteyne. *L'écriture du*

1 (Paris : Seuil, 1968).

2 (Paris : L'Harmattan, coll. « Critiques littéraires »).

3 Françoise Naudillon, « Le continent noir des corps. Représentations du corps féminin chez Marie-Célie Agnant et Gisèle Pineau ». *Études françaises* 41.2 (2005) : 73-85.

*corps dans la littérature québécoise depuis 1980*<sup>4</sup> ouvre l'espace de la recherche à l'exploration des interactions entre le somatique et la textualité, soulignant l'intérêt grandissant que manifeste la critique à l'égard du rôle joué par le corps dans la matière et le processus de l'écriture. Enfin, en 2010, paraît le collectif *Francophone Women: Between Visibility and Invisibility*<sup>5</sup> dont les contributions traitent exclusivement de textes français, maghrébins et africains.

Mais qu'en est-il des espaces postcoloniaux francophones du Nouveau Monde (c'est-à-dire non limités au territoire québécois ou franco-canadien) ? Y aurait-il des liens à tisser entre les productions littéraires des principales régions francophones du Nouveau Monde, à savoir les îles caribéennes d'Haïti, de la Martinique, et de la Guadeloupe, et le Canada français ? L'écriture du corps féminin, qu'elle définisse la position d'un sujet-corps dans la narration ou l'ensemble de ses représentations textuelles, se transforme-t-elle en fonction d'autres lieux lui étant extérieurs comme l'emplacement géographique, la période historique, le contexte culturel ? Conserve-t-elle, en dépit de ces variables, des éléments communs ? Telles sont les questions qui ont inspiré un colloque international à l'Université Carleton au Canada en 2011 réunissant chercheurs et chercheuses pour se pencher sur le discours littéraire de la corporéité spécifiquement féminine dans l'aire culturelle francophone des Amériques. À notre connaissance, il n'y avait jamais eu de colloque mettant en rapport la problématique spécifique du corps féminin dans la littérature francophone des Amériques et ce, du Canada jusqu'à la Caraïbe.<sup>6</sup> Étudier ces littératures ensemble, sous quelque optique que ce soit, est une méthodologie qui commence actuellement à gagner du terrain. Méthodologie toujours dans sa toute petite enfance, mais pas tout à fait orpheline : à partir

4 (Limoges : Presses universitaires de Limoges, coll. « Espaces humains »).

5 Sous la direction de Cybelle H. McFadden et Sandrine Teixidor (New York : Peter Lang).

6 Dans le contexte du monde francophone, la désignation hémisphérique des « Amériques » comprend la Guyane, territoire d'outremer français situé sur le littoral nord-est de l'Amérique du Sud entre le Suriname et le Brésil. L'absence de représentation littéraire de la Guyane du présent volume est le produit du hasard, mais souligne en même temps la méconnaissance générale de la production littéraire guyanaise (de la part d'écrivains tels que Serge Patient et Lyne-Marie Stanley, pour ne citer que deux), malgré sa population relativement petite d'environ 250 000 personnes. Il y aurait lieu sans doute d'entamer une étude qui comprend la littérature guyanaise.

des années 1990 se dessinent les premiers contours d'une approche qui met en dialogue textes québécois et textes caribéens. Pour ne citer qu'un exemple, une étude issue de la plume d'Elisabeth Mudimbe-Boyi en 1996<sup>7</sup> signale des rapports entre littératures féminines du Québec et de la Caraïbe francophone. Entre le roman québécois *Kamouraska* d'Anne Hébert et *Juletane* de la Guadeloupéenne Myriam Warner-Vieyra, Mudimbe-Boyi décèle des enjeux communs, surtout en ce qui a trait à la structure narrative. Nous constatons, à notre tour, que malgré les distances géographiques et culturelles, il existe un intérêt partagé par les littératures caribéennes et nord-américaines d'expression française pour le corps de la femme, soit en tant que représentation discursive, soit en tant que motif symbolique. La prémisse de départ de notre réflexion est que le corps féminin, en tant qu'objet et sujet du discours, constitue un lieu important d'articulation sur les plans esthétique et idéologique. Les thèmes abordés dans le présent ouvrage collectif, qui propose des versions augmentées des communications présentées lors du colloque, permettent de mieux cerner la place qu'occupe le corps féminin, sous de multiples optiques, dans la production littéraire francophone des Amériques.

Ce n'est pas le lieu ici d'un historique des mouvements féministes. Il faut toutefois souligner une étape cruciale dans l'évolution de la réflexion féministe dont les répercussions sont énormes pour les sociétés postcoloniales. L'être humain de sexe féminin est réduit à sa seule biologie et à sa fonction reproductrice depuis des lustres. Il s'ensuit que les différentes vagues de réflexion féministe accordent toutes une place centrale à la question du corps. Le développement simultané au XIX<sup>e</sup> siècle des sciences humaines et de l'activité colonisatrice des Européens a donné lieu à une comparaison entre territoires à conquérir aussi mystérieux que redoutables : le continent africain et le corps de la femme. La féminité euro-américaine s'est dessinée selon une logique mettant en opposition la femme blanche et la femme noire : la pureté de cette première s'est établie grâce à un rapport de contraste avec cette dernière. L'oppression dénoncée par les mouvements féministes en Europe et en Amérique du Nord s'est avérée plus complexe que la seule dimension du genre. C'est à des théoriciennes américaines telles que Angela Y. Davis, bell hooks, Barbara Christian, Gloria Anzaldúa, Audre

7 "Narrative 'je(ux)' in *Kamouraska* by Anne Hébert and *Juletane* by Myriam Warner-Vieyra". Mary Jean Green, Karen Gould et al., eds. *Postcolonial Subjects* (Minneapolis : University of Minnesota Press, 1996) 124-139.

Lorde, pour ne nommer que quelques-unes, que l'on doit un raffinement de la pensée féministe qui va au-delà de la seule question de sexe. Elles ont souligné l'intersection – la nature étroitement imbriquée – des questions de sexe, race et classe sociale, surtout par rapport à la femme en situation coloniale ou néocoloniale. Les privilèges socioéconomiques accordés à ceux et à celles de peau claire faisaient que la libération de la femme blanche n'avait en rien le même profil que celle de la femme dite « de couleur ». Au cours des années 1980 et 1990, de nombreuses études ont paru en l'espace de quelques années (citons à titre d'exemples « *Under Western Eyes : Feminist Scholarship and Colonial Discourses* » de Chandra Tolpade Mohanty en 1984, *Woman, Native, Other* de Trin Minh-ha en 1989, *Third World Women and the Politics of Feminism* sous la direction de Chandra Tolpade Mohanty, Ann Russo, et Lourdes Torres en 1991), faisant avancer la réflexion féministe dudit « Tiers Monde ».

Pour situer brièvement la problématique du corps féminin dans les littératures des Amériques, nous nous contenterons ici de souligner deux réalités sociohistoriques qui informent les analyses du présent volume : l'esclavage et l'Église catholique. Dans le contexte caribéen, le corps était au centre du système esclavagiste, un système qui a profondément marqué la plupart des sociétés du Nouveau Monde. Vendu, acheté, exploité, abusé, l'Africain de sexe masculin ou féminin a subi une réification totale qui ne faisait de lui qu'un objet à exploiter, qu'une machine à travail dont les labours bénéficiaient aux maîtres. L'infâme *Code noir*, promulgué par Louis XIV en 1685 en vigueur dans les îles de l'Amérique française, résume le statut civil et juridique de l'esclave : « Déclarons les esclaves être meubles » (alinéa 44). Les différentes expériences de l'esclavage de la part des esclaves masculins et féminins, à part la capacité reproductrice de ces derniers, n'ont pas fait l'objet d'étude détaillée avant les années 1980. Antérieurement aux travaux d'Arlette Gautier (1985), Barbara Bush (1990), Gisèle Pineau et Marie Abraham (1998), et Bernard Moïtt (2001), le vécu de la femme esclave était subsumé sous celui de l'esclave de sexe masculin. Tout ce qui relevait de l'expérience féminine de la condition servile, par exemple la très fréquente exploitation sexuelle, est passé sous silence avant la fin du XX<sup>e</sup> siècle.<sup>8</sup>

8 Pour un survol plus robuste de la question du corps féminin dans le contexte caribéen, veuillez consulter l'ouvrage de C. Duff, *Univers intimes : pour une poétique de l'intériorité au féminin dans la littérature caribéenne* (New York : Peter Lang, 2008).

En ce qui concerne la littérature québécoise, si on avait à identifier un élément clé pour contextualiser toute réflexion sur le corps de la femme, ce serait l'influence de l'Église catholique, à son apogée pendant les années 1940 et 1950 pendant le régime hautement conservateur de Maurice Duplessis. Cette période, connue sous le nom révélateur de la Grande Noirceur, était profondément marquée par, entre autres, l'influence de l'Église catholique et la négation du corps qu'elle prêchait. Dans l'imaginaire religieux, la fameuse dyade féminine de la vierge et la prostituée régnait, laissant peu de place à la femme pour se définir ou même concevoir son existence en dehors des normes sociales. La femme était définie avant tout par son comportement sexuel, la réduisant non seulement à son existence physique mais à une seule de ses facettes. La sexualité féminine restait tronquée en ce qu'elle ne servait qu'à la reproduction.

Il importe de constater qu'à travers la réalité de l'esclavage et de la soumission d'un peuple à l'Église catholique, on retrouve l'un des nombreux recoupements des littératures en question : une sexualité féminine d'abord réprimée et fortement dénigrée qui, dans les textes, se déclare enfin et se définit à l'encontre de tout discours sexiste et raciste, ce qu'ont d'ailleurs soulevé les interventions des deux conférenciers invités du colloque dont s'inspire le présent ouvrage. On voit émerger une expression littéraire féminine au Québec dans les années 1970 qui invente un nouveau langage apte à articuler des réalités jusque-là réprimées ou carrément niées, comme le montre si clairement Patricia Smart dans sa contribution. Le corps féminin et ses affects deviennent langage et discours par lesquels le désir des femmes s'exprime dans les œuvres littéraires de l'époque. L'intervention d'Ernest Pépin entre en dialogue avec celle de Smart en ce que ce premier aborde lui aussi la question de la sexualité féminine, cette fois en s'attardant sur une figure de l'imaginaire caribéen, le *dorlis*, né dans le contexte sociohistorique de l'esclavage dont les traces perdurent jusqu'à nos jours. Dans les deux cas, la subversion est à l'ordre du jour et le corps féminin se représente non comme objet passif mais comme totalité active et dynamique.

Il n'est sans doute pas fortuit, considérant le double contexte de l'esclavage et du pouvoir détenu par le catholicisme dans les Amériques francophones, que les analyses colligées dans ce collectif mettent au jour un phénomène paraissant s'attacher à l'enveloppe charnelle féminine dans les littératures du Nouveau Monde : la malédiction. En effet, qu'elle occupe le premier plan des œuvres étudiées (ou des articles eux-mêmes) ou qu'elle

ne soit évoquée que de façon indirecte, une certaine malédiction semble s'acharner sur le corps des personnages ou narratrices. Dans l'évocation sans cesse renouvelée de sa présence au sein des textes de fiction, la malédiction du corps féminin se fait lancinante, terrible de par les multiples visages qu'elle prend sous la plume d'écrivaines et d'écrivains de toutes origines. Écho d'un héritage que l'abolitionnisme et les révolutions ont voulu taire, le malheur attaché au corps féminin alimente l'écriture, non pour qu'il nourrisse la victimisation des femmes, mais peut-être pour qu'il inscrive dans une histoire ce qui a fait, et ce qui fait peut-être toujours, partie de l'Histoire.

Les articles ici réunis présentent un éventail d'approches et de perspectives, donnant lieu à des intersections et à des divergences aussi révélatrices que fructueuses, s'organisant autour de cinq thèmes ou enjeux, à savoir : « symbolique et imaginaire du corps féminin » ; « entre silence et expression » ; « corps et sexualité » ; « corps idéalisés, corps maudits » ; « corps blessés, corps endeuillés ». Loin d'être une liste exhaustive d'angles éventuels sous lesquels aborder la question du corps féminin dans les écrits du monde francophone, elle présente néanmoins plusieurs points de départ. À vrai dire, chaque section pourrait inclure d'innombrables sous-sections. Les écrivaines et les écrivains représentés dans ces pages sont originaires d'horizons aussi variés que l'Ontario, le Québec, la Guadeloupe, la Martinique et Haïti, mais ils placent tous le corps féminin au centre de leurs écrits, nous invitant à créer des ponts dans la réflexion critique. Traverser ces ponts et examiner les nouvelles perspectives qu'ils nous accordent, voici le travail qu'entame le présent volume qui collige des analyses de chercheuses, mais aussi de chercheurs dont les contributions, bien que peu nombreuses, n'en sont pas moins des plus intéressantes.

L'article d'Emmanuelle Recoing, qui ouvre la première section du collectif, « Symbolique et imaginaire du corps féminin », réalise une étude comparative du rôle du corps féminin dans la représentation identitaire chez Raphaël Confiant, écrivain martiniquais de la Créolité, et chez l'écrivaine américaine Toni Morrison. À travers une lecture de quatre romans de Confiant, Recoing constate que ce n'est qu'à première vue que l'androcentrisme informe le discours identitaire chez cet écrivain. En jouant sur les multiples significations éventuelles d'une même image reliée au corps de la femme, maintient Recoing, Confiant met en scène un corps féminin valorisé. En tant que porteur de signes à la fois littéraux et métaphoriques, le corps de la femme se transforme en texte par lequel se construit l'identité créole. Le phénomène d'une histoire inscrite sur le corps féminin est également manifestement présent dans *Beloved* de Toni Morrison.

Hélène Amrit propose une lecture du corps de la femme dans *La fille de Christophe Colomb* de l'écrivain québécois Réjean Ducharme. Dans ce roman qui adopte la forme épique (centrée autour d'un héros) à une époque où le Nouveau Roman proclame la mort du personnage, le corps de Colombe est l'objet de sévices physiques ininterrompus. La chair féminine est d'ailleurs omniprésente dans l'œuvre quoique de manière fragmentée, ce que démontrent les relevés lexicologiques effectués par Hélène Amrit qui analyse ainsi l'inscription du corps de Colombe dans l'écriture ducharmienne. Le regard qu'elle porte sur le récit dévoile une représentation toute axée sur la mise en pièces de l'enveloppe charnelle féminine par les multiples formes de violence dont elle est victime. De la sorte, Amrit souligne qu'aux combats guerriers de l'épopée correspond la succession des abus physiques dont Colombe fait l'objet dans le roman. En somme, « Réjean Ducharme met clairement à jour une conception de la femme comme femme-objet » dont la torture et le dépeçage sous-tendent en définitive l'extinction du genre mise en scène dans la trame narrative.

Mouhamadou Cissé se penche pour sa part sur deux romans de femmes guadeloupéennes. *Moi, Tituba sorcière...noire de Salem* est le cinquième roman de la prolifique Maryse Condé, auteure de romans, théâtre, nouvelles, et essais. *Pluie et vent sur Télumée Miracle* est de la plume moins active mais pas pour autant moins incisive de Simone Schwarz-Bart. Celle-ci a publié trois romans et une pièce de théâtre. Dans son étude, Cissé fait ressortir deux fictions du corps féminin dominé, socialisé ou habitué à la brutalité, qui rejettent les circonstances faisant obstacle à l'identité des héroïnes. L'analyse de Cissé montre comment Tituba et Télumée, possédées dans leur corps, affrontent l'Autre pour recouvrer une identité, en quelque sorte, bafouée. Tituba, à l'époque de l'esclavage et de la chasse aux sorcières, revendique son identité de « sorcière ». Télumée, vivant la période post-esclavagiste en Guadeloupe où les êtres féminins, exclus de la sphère sociale, subissent la brutalité corporelle légitimée par la société, se fraye un chemin qui mène à l'affirmation de son humanité dans toute sa dignité.

Dans le texte qui inaugure la partie « Entre silence et expression », Patricia Smart retrace le passage de l'invisibilité à la visibilité du corps dans les écrits féministes au Québec au cours des années 1970. Avant l'émergence de la voix littéraire des femmes au Québec, les représentations du féminin issues de l'ordre symbolique enfermaient la femme en la définissant comme objet. Mais, demande Smart, qu'arrive-t-il lorsque les



femmes se mettent à parler, ou mieux, à écrire ? Alors, les représentations s'écroulent. Smart constate que les écrivaines féministes des années 1970 se distinguent par leur conscience d'écrire en tant que femmes à l'intérieur d'un langage et d'un ordre symbolique dans lesquels la réduction de la femme à un statut d'« Autre » ne fait plus de doute. L'avènement d'une telle conscience collective chez les femmes constitue un point tournant plein de conséquences. L'exploration des réalités féminines que sont la maternité et le désir, l'exploration des rapports entre le corps et l'esprit, la fiction et la théorie, sont autant de facettes de la déconstruction de l'ordre symbolique patriarcal entreprise dans leurs écrits, donnant lieu à l'émergence d'une « écriture du corps » particulièrement foisonnante.

Kamila Bouchemal convoque la notion de mutisme et propose dans son essai une réflexion sur le corps dans l'œuvre de l'écrivaine guadeloupéenne Gisèle Pineau. Née en 1956 et exerçant le métier d'infirmière psychiatrique aussi bien que celui d'écrivaine, Pineau a publié son premier roman pour adultes, *La grande drive des esprits*, en 1993. Son œuvre comprend romans, récits, romans pour la jeunesse, nouvelles, essais, et un ouvrage de référence. Bouchemal constate que cette écrivaine « place ses personnages féminins dans la résignation et en dehors de toutes colères pour créer un sentiment d'indignation chez les lecteurs, un mécanisme d'écriture qui accentue la sujétion du corps féminin ». À travers l'analyse de quatre concepts qu'elle décèle dans les écrits de Pineau, en l'occurrence le corps mémoire, la généalogie féminine, l'extériorisation du corps féminin, et la sacralisation de celui-ci, Bouchemal avance dans son étude que « [l]a particularité de l'écriture de Gisèle Pineau réside dans [un] dépassement de l'indignation, elle se situe en dehors du sentiment de révolte et se construit autour d'un mécanisme de fatalité qui, lui, subvertit la lecture ». En somme, l'auteure ouvre au corps féminin des espaces d'expression et « lui dessine une nouvelle esthétique ».

Ernest Pépin inaugure la section « Corps et sexualité » avec une réflexion créative sur la signification du *dorlis*, figure de l'imaginaire martiniquais qui vient la nuit imposer des relations sexuelles à la femme endormie. Petit cousin de l'incube retrouvé dans la mythologie grecque, le dorlis a eu sa genèse dans le contexte colonial du Nouveau Monde. L'ordre sexuel colonial accordait toute agentivité sexuelle au maître, l'esclave – homme ou femme – n'étant qu'objet dépossédé *ipso facto* de toute qualité humaine. Le corps de la femme esclave, jusqu'à sa plus grande intimité, est devenu terrain de bataille dans ce que Pépin appelle « la